



LES BOHEMIENS

Poème
de
Alexandre
Pouchkine,

LES BOHEMIENS

Des Bohémiens, troupe bruyante,
vont errant en Bessarabie;
aujourd'hui, sur la rive du fleuve, ils
plantent leurs tentes déchirées.
Douce comme l'indépendance est
leur nuitée; qu'on dort bien à la belle
étoile! Entre les roues des chariots,
derrière des lambeaux de tapis, on
voit briller le feu. La horde alentour
apprête son souper. Sur le gazon,
les chevaux paissent à l'aventure.
Un ours apprivoisé a pris son gîte
auprès d'une tente. Tout est en
mouvement au milieu du désert; on
part demain à l'aube et chacun fait
gaiement ses préparatifs. Les
femmes chantent, les enfants crient,
les marteaux font résonner l'enclume
de campagne. Mais bientôt sur la
bande vagabonde s'étend le silence
du sommeil et le calme de la steppe
n'est plus troublé que par le
hurlement des chiens et le
hennissement des chevaux. Tout
repose, leurs feux s'éteignent, la
lune brille seule dans le lointain des
cieux, versant sa lumière sur la
horde endormie.

Dans une tente solitaire, un vieillard
ne dort point encore. Assis devant
quelques charbons, et recueillant
leur mourante chaleur, il regarde la
plaine où s'étend le brouillard de la
nuit. Sa fille est allée courir la
campagne déserte. Libre enfant, elle
ne connaît que son caprice. Elle
reviendra... mais voici la nuit et
bientôt la lune va disparaître derrière
les nuages à l'horizon.

Zemfira ne revient pas, et l'humble
souper du vieillard se refroidit à
l'attendre.

Mais, la voici. Derrière elle, sur la
steppe, un jeune homme s'avance ;
il est inconnu au bohémien:

- Père, dit la jeune fille, j'amène un
hôte. Derrière le Kourgane là-bas
dans le désert, je l'ai rencontré et je
l'amène au camp pour la nuit. Il veut
devenir bohémien comme nous. La
justice le poursuit, mais en moi il
trouvera une bonne compagne. Il
s'appelle Aleko; il me suivra partout.

LE VIEILLARD: Bien; reste jusqu'à
demain à l'ombre de notre tente,
plus longtemps, si tu veux. L'abri, le
pain nous le partagerons. Sois des
nôtres. Tu t'accoutumeras à nos
façons, à notre vie errante, à la
misère, à la liberté. Demain, au point
du jour, un même chariot nous
emportera tous les trois. Prends un
métier, choisis: forge le fer ou chante
des chansons en promenant l'ours
de village en village.

ALEKO: Je reste.

ZEMFIRA: Il est à moi, qui pourrait
me l'arracher? Mais il est tard. La
jeune lune a disparu. La brume
couvre la campagne et mes yeux se
ferment malgré moi.

*

Il est jour. Le vieillard tourne à pas lents autour d'une tente silencieuse: " Debout, Zemfira, le soleil est levé ! Réveille-toi mon hôte, il est temps, il est temps. Quittez, enfants, la couche de la paresse ". Aussitôt, la horde s'épand à grand bruit. On plie les tentes, les chariots sont prêts à partir. Tout s'ébranle à la fois. Les voilà cheminant par les plaines désertes. Des ânes ouvrent la marche, portant dans des paniers des enfants qui se jouent. Derrière viennent les maris, les frères, les femmes, les filles, jeunes et vieux. Que de cris ! quel tapage ! Aux refrains de la Bohême se mêlent les grognements de l'ours qui mord impatiemment sa chaîne. Quelle bigarrure de haillons aux couleurs éclatantes ! Les chiens hurlent à la cornemuse qui ronfle, tandis que les roues grincent sur le gravier. Cohue, misère, sauvagerie ! Mais tout cela est si plein de vie et de mouvement ! Fi de notre mollesse inerte comme la mort ! fi de notre indolente langueur, monotone comme les chants de l'esclave!

Le jeune homme promène un regard découragé sur la plaine déserte. Il n'ose s'avouer à lui-même la cause de sa tristesse. Pourtant, Zemfira, la belle aux yeux noirs, est à ses côtés. Maintenant, il est libre et le monde est devant lui. Sur sa tête un radieux soleil brille dans sa splendeur de midi. Pourquoi le cœur du jeune homme tressaille-t-il en sa poitrine ? Quel secret ennui le tourmente ?

*

L'oiselet du bon Dieu ne connaît ni souci ni travail. Pourquoi se fatiguerait-il à tresser un lit solide et durable ? La nuit est longue, un rameau lui suffit pour dormir. Vienne le soleil en sa gloire, l'oiselet entend la voix de Dieu, il secoue ses plumes et chante sa chanson.

Après, le printemps, splendeur de la nature, vient l'été avec ses ardeurs; puis arrive le tardif automne amenant brouillards et froidure. Pauvres humains, tristes humains! Vers de lointaines contrées, en de tièdes climats, au-delà de la mer bleue, l'oiselet s'envole jusqu'au printemps.

Il est comme l'insouciant oiselet, l'exilé nomade. Pour lui, point de gîte fixé, point d'accoutumance. Tout lui est un chemin; partout, il trouve un abri pour sa nuitée. L'aube le réveille, il abandonne sa journée à la volonté de Dieu, et le travail de la vie ne troublera pas le calme indolent de son cœur. Parfois les enchantements de la gloire scintillent à ses yeux comme une étoile lointaine; parfois, il se ressouvient du luxe et des plaisirs. Souvent, la foudre gronde sur sa tête isolée, mais sous la tempête, comme sous un ciel serein, il s'endort insouciant. Ainsi vit Aleko, oubliant la malice de l'aveugle destin. Autrefois, grand Dieu ! quelles passions se jouèrent de cette âme docile ! Comme elles bouillonnaient en ce cœur bourrelé ! Elles l'ont abandonné depuis longtemps ... Pour longtemps ? Se réveilleront-elles un jour ? - Qu'il attende !

*

ZEMFIRA: Ami, dis-moi, ne regrettes-tu pas ce que tu as quitté pour toujours ?

ALEKO: Qu'ai-je donc quitté ?

ZEMFIRA: Tu sais ... une famille, les villes ...

ALEKO: Moi des regrets ! Si tu savais, si tu pouvais t'imaginer l'esclavage de ces villes où l'on étouffe ! Là, les hommes parqués, entassés, n'ont jamais respiré l'air frais du matin, ni les parfums printaniers des prairies. Ils ont honte d'aimer. La pensée... ils la chassent loin d'eux. Ils font marchandise de leur liberté. Rampant aux pieds des idoles, ils leur demandent de l'argent et des chaînes. Qu'ai-je quitté ? Trahisons impudentes préjugés sans appel, haines insensées de la foule, ou bien le déshonneur au pinacle et resplendissant

ZEMFIRA: Mais là on voit de grands palais, des tapis aux mille couleurs, des jeux, des fêtes bruyantes... et les habits des femmes, comme ils sont riches !

ALEKO: - La joie des villes, vain bruit; là point d'amour, point de vraie joie. Les femmes... ah ! que tu vauds mieux qu'elles, toi qui n'as besoin ni de leurs riches parures ni de leurs colliers!

Tu ne me tromperas point, mon amie... Si jamais!... Mon seul désir c'est de partager avec toi, amour, paix, exil volontaire.

LE VIEILLARD: Tu nous aimes, toi, bien que né parmi les riches; mais celui-là ne s'habitue pas facilement à la liberté qui a connu les délices du luxe. Chez nous, on conte cette histoire. Un jour, dans ce pays, vint un homme du Sud, exilé par un roi. Autrefois j'ai su son nom bizarre, mais je l'ai oublié. Vieux d'années, il était jeune de cœur, ardent pour le bien. Il avait le don divin des chansons, et sa voix était comme le bruit des eaux. Tous l'aimaient. Il vivait aux bords du Danube, ne faisant de mal à personne, charmant jeunes et vieux par ses récits. Il ne s'entendait à rien, timide et faible comme un enfant. Il fallait que des étrangers lui apportassent gibier et poissons pris dans leurs filets; et quand le fleuve rapide se couvrait de glaces, quand soufflaient les rudes autans, ils préparaient au sain vieillard une couche moelleuse avec de chaudes toisons.

Mais, lui, jamais il ne s'accoutuma à cette vie de misère. Il était pâle, desséché. La colère d'un Dieu, disait-il, le poursuivait pour une faute. Toujours il attendait et la délivrance ne venait pas. Errant sur la rive du Danube, il se lamentait sans cesse, et des larmes amères coulaient de ses yeux au souvenir de son lointain pays. Enfin, mourant, il voulut qu'on portât ses os vers le Sud croyant que, même après sa mort, ils ne pourraient trouver le repos dans la terre de l'exil.

ALEKO.-Voilà donc le sort de tes enfants, ô Rome, ô souveraine du monde ! Chantre des amours, chantre des dieux, dis-moi qu'est-ce que la gloire ? un écho sortant d'une tombe, un cri d'admiration, une rumeur qui retentit d'âge en âge, ou bien sous l'abri d'une hutte enfumée, le récit d'un sauvage bohémien !

*

Deux ans se passent, et toujours la Bohème joyeuse et vagabonde; partout, comme naguère elle trouve la paix et l'hospitalité. Aleko a secoué les chaînes de la civilisation: libre comme ses hôtes, sans soucis, sans regrets, il prend place à leurs bivouacs. Il n'a pas changé; ses amis sont les mêmes. Oubliant ses jours d'autrefois il a pris les mœurs des Bohémiens. Comme eux, il se plaît sous l'abri d'une tente; il goûte les enivrements de leur éternelle paresse; il aime jusqu'à leur langue, pauvre et sonore. Déserteur de sa bauge des bois, l'ours est devenu l'hôte bien fourré de sa tente. Dans les villages, sur la route qui traverse la steppe et mène à la capitale de la Moldavie, l'ours danse lourdement au milieu d'une foule circonspecte. Il beugle et mord impatientement sa chaîne. Appuyé sur son bâton de voyage, le vieillard marque nonchalamment la mesure sur son tambourin.

ONDOLIVRES

Aleko conduit la bête en chantant des chansons. Zemfira passe devant les villageois et recueille leurs offrandes volontaires. Vient la nuit: tous les trois font bouillir le grain qu'ils n'ont pas moissonné. Le vieillard s'endort, le feu s'éteint; tout repose tout est tranquille sous leur tente.

*

Aux rayons d'un soleil de printemps le vieillard réchauffe son sang déjà engourdi; devant un berceau sa fille chante une chanson d'amour; Aleko écoute et pâlit.

ZEMFIRA: Vieux jaloux, méchant jaloux, coupe-moi, brûle moi, je suis ferme, je n'ai peur ni du couteau, ni du feu. Je te hais, je te méprise, j'en aime un autre; je meurs en l'aimant.

ALEKO: Finis. Ce chant me fatigue. Je n'aime pas ces chansons sauvages.

ZEMFIRA: Cela ne te plaît pas ? que m'importe ! je chante la chanson pour moi.

Elle chante:

" Coupe-moi, brûle-moi, je ne dirai rien, vieux jaloux, méchant jaloux, tu ne sauras pas son nom.

" Il est plus frais que le printemps, plus ardent qu'un jour d'été; qu'il est jeune et hardi! comme il m'aime !

ONDOLIVRES

" Comme je l'ai caressé quand tu dormais la nuit! comme nous avons ri tous les deux de tes cheveux blancs! "

ALEKO: Tais-toi, Zemfira! J'en ai entendu assez.

ZEMFIRA: Ha! tu prends la chanson pour toi ?

ALEKO: Zemfira!

ZEMFIRA: Fâche-toi si tu veux...
Oui, je chante la chanson pour toi.

(Elle sort en chantant le refrain.)

LE VIEILLARD.- Oui, il m'en souvient. C'est de mon temps qu'on a fait cette chanson; on s'en amusait, on en faisait rire les gens. Quand nous campions dans la steppe de Kagoul, par une nuit d'hiver, ma pauvre Maryoula la chantait en berçant sa fille auprès du feu. Dans mon esprit les années qui ne sont plus, heure par heure, deviennent toujours plus confuses. Cette chanson s'est glissée dans ma mémoire et n'en est plus sortie.

*

Tout est silencieux. Il est nuit. La lune resplendit au sud dans un ciel azuré; Zemfira réveille le vieillard.

*

-Père ! Aleko est effrayant. Ecoute. Dans un sommeil de plomb il geint et sanglote.

LE VIEILLARD: Ne le touche pas.
Ne fais pas de bruit. Sais-tu ce que
dit le Russe ? A l'heure de minuit
l'esprit familier serre la gorge aux
dormeurs. Devant l'aube il s'enfuit.
Reste auprès de moi.

ZEMFIRA: Père, il parle, il appelle
Zemfira.

LE VIEILLARD: Il te cherche même
en rêve. Tu lui es plus chère que la
vie.

ZEMFIRA: Son amour me fatigue. Il
m'ennuie. Mon cœur reveut sa
liberté et déjà... Mais, chut, écoute, il
prononce un autre nom.

LE VIEILLARD. - Quel nom ?

ZEMFIRA: Ecoute; quel rôle
douloureux ! Il grince des dents... Il
fait peur. Je vais le réveiller.

LE VIEILLARD: Tu l'essayerais en
vain. Ne trouble pas l'esprit de la
nuit. Il s'en ira de lui-même.

ZEMFIRA: Il s'agite, il se soulève, il
m'appelle, le voilà réveillé. Je vais à
lui. Adieu. Dors.

ALEKO: Où étais-tu ?

ZEMFIRA: J'étais à veiller auprès de
mon père. Tout à l'heure un esprit te
tourmentait. En songe ton âme
souffrait la torture. Tu m'as effrayée.
Tu râlais, tu grinçais des dents, puis
tu m'as appelée.

ALEKO: J'ai rêvé de toi. Il me
semblait qu'entre nous... J'ai ait un
rêve horrible.

ZEMFIRA: Menteries que ces rêves-là. N'y crois pas.

ALEKO: Ah! je ne crois à rien, ni aux rêves, ni aux doux serments, non plus même à ton cœur.

*

LE VIEILLARD.-Pourquoi, jeune insensé, soupirer toujours ? Ici, les hommes sont libres, le ciel est serein, et les femmes se vantent de leur beauté. Ne pleure pas. Le chagrin te tuera.

ALEKO: Père ! elle ne m'aime plus !

LE VIEILLARD: Console-toi, ami. C'est une enfant. Ta mélancolie n'a pas de raison. Aimer, pour toi, c'est amertume et douleur. Aimer, c'est un jeu, pour un cœur de femme. Regarde: sous cette voûte là-haut la lune erre en liberté. A toute la nature, tour à tour, elle verse la lumière. Elle entrevoit un nuage soudain elle l'éclaire, il resplendit; mais voilà qu'elle passe à un autre, où elle ne s'arrêtera pas longtemps. Qui lui assignerait une place au ciel ? Qui lui dirait: Reste-là ? Qui peut dire au cœur d'une jeune fille: Rien qu'un amour, jamais de changement? ... Console-toi!

ALEKO: Comme elle m'aimait
autrefois ! Comme elle se pressait
tendrement sur moi, dans nos haltes
au milieu de la steppe ! Que les
heures de la nuit passaient vite !
Gaie comme un enfant, d'un mot
bégayé à l'oreille, d'un baiser
enivrant, elle chassait ma
mélancolie. Zemfira infidèle ! ... Ne
plus m'aimer !

LE VIEILLARD: Ecoute: je te
raconterai une histoire de moi-
même. Il y a longtemps, lorsque le
Moscovite n'effrayait pas encore le
Danube, - vois-tu, je rappelle de
vieux ennuis - alors nous tremblions
au nom du sultan; un pacha
commandait au Boudjak, du haut
des tours d'Akerman. J'étais jeune,
mon cœur bouillonnait dans sa joie,
et sur ma tête, dans mes tresses
touffues, on n'eût pas trouvé un poil
blanc. Parmi nos jeunes beautés, il y
en avait une... et longtemps elle fut
le soleil pour moi. Enfin, mienne elle
devint.

Ah ! ma jeunesse a passé rapide
comme l'étoile qui file, mais pour toi
le temps de l'amour s'est encore
plus vite écoulé.

Maryoula m'aima un an.

Une fois, près des eaux de Kagoul,
nous fîmes rencontre d'une horde
étrangère. C'étaient des Bohémiens.
Ils plantèrent leurs tentes près de
nous, au pied de la montagne. Deux
nuits nous campâmes ensemble. Ils
partirent la troisième nuit: Maryoula
partit avec eux... Je dormais
tranquille. Le jour vint: je m'éveille.

Elle n'est plus là. Je cherche,
j'appelle: sa trace même avait
disparu. La petite Zemfira pleurait;
moi, je pleurais aussi...

Depuis ce jour, toutes les filles du
monde ne furent rien pour moi.
Jamais, parmi elles, mon regard ne
chercha une compagne, et mes
loisirs solitaires, je ne les partageai
avec personne.

ALEKO: Mais pourquoi ne pas courir
aussitôt sur les trace de l'infâme ?
Comment n'as-tu pas plongé ton
couteau dans le sein du ravisseur et
de ta fausse compagne?

LE VIEILLARD: Pourquoi ? La
jeunesse n'est-elle pas plus
volontaire que l'oiseau ? Quelle
force arrêterait l'amour ? Le plaisir
se donne à chacun, tour à tour. Ce
qui a été ne sera plus.

ALEKO: Telle n'est pas mon
humeur. Je ne renonce pas à mes
droits sans dispute, ou du moins, je
goûte les plaisirs de la vengeance.
Non ! Je rencontrerais au bord de la
mer mon ennemi endormi, près d'un
gouffre sans fond, que je sois maudit
si mon pied ne le poussait dans
l'abîme ! Il serait à ma merci, sans
défense, je le précipiterais dans les
flots, j'insulterais à l'épouvante de
son réveil, je jouirais de son agonie,
et longtemps le bruit de sa chute
retentirait à mon oreille et me serait
un souvenir de joie et de risée.

*

UN JEUNE BOHEMIEN: Encore un
seul, un seul baiser !

ONDOLIVRES

ZEMFIRA: Adieu ! mon mari est jaloux et méchant.

UN JEUNE BOHEMIEN: Un seul, mais plus long, pour adieu...

ZEMFIRA: Adieu ! J'ai peur qu'il ne vienne...

UN JEUNE BOHEMIEN: Dis, quand nous reverrons-nous ?

ZEMFIRA: Cette nuit; quand la lune sera couchée, là-bas, au Kourgane, près du tombeau.

LE BOHEMIEN: menteuse ! Elle ne viendra pas.

ZEMFIRA: Cours ami. Le voilà ! Je viendrai.

*

Aleko dort; une inquiète vision l'obsède. Il se réveille en criant. Le jaloux étend la main, mais sa main effrayée n'a saisi qu'une couverture froide. Sa compagne n'est plus auprès de lui. Tremblant, il se lève. Tout est tranquille. Il frémit, il transite, il brûle. Il sort de sa tente, et, pâle, tourne autour des chariots. Nul bruit; la campagne est muette. L'obscurité règne, la lune s'est plongée dans le brouillard. A la tremblante lueur des étoiles sur la rosée, il a deviné des pas. Ils mènent au Kourgane. Il se précipite sur ces traces funestes. Voilà le tombeau blanc qui se dresse au bord du sentier. Un sinistre pressentiment l'agite, il marche en chancelant. Ses lèvres tremblent, ses genoux fléchissent: il avance, et... Est-ce un rêve ? Deux ombres

ONDOLIVRES

sont là, près de lui, et il entend le murmure de voix qui se parlent sur la tombe profanée.

PREMIERE VOIX: Il est temps.

DEUXIEME VOIX: Demeure encore...

PREMIERE VOIX: Il le faut, ami, séparons-nous.

DEUXIEME VOIX: Non, non, restons jusqu'au jour.

PREMIERE VOIX: L'heure nous presse.

DEUXIEME VOIX: Quelle timide amoureuse! Un instant!

PREMIERE VOIX: Tu me perds !

DEUXIEME VOIX: Un moment.

PREMIERE VOIX: Si mon mari se réveillait sans

moi ! ...

ALEKO: Il est réveillé. Où allez-vous ? Demeurez tous les deux. Vous êtes bien là; oui, là, sur cette tombe.

ZEMFIRA: Ami, sauve-toi, fuis !

ALEKO: Arrête ! Où vas-tu, beau galant ! Tiens.

(Il le frappe de son couteau.)

ZEMFIRA: Aleko !

LE BOHEMIEN: Je suis mort |

ONDOLIVRES

ZEMFIRA: Aleko ! ne le tue pas !
Mais tu es couvert de sang? Qu'as-tu fait ?

ALEKO: Rien. A présent respire ton amour.

ZEMFIRA: Eh bien, je ne te crains pas ! Je méprise tes menaces.
Assassin, je te maudis.

ALEKO (la frappant): Meurs donc aussi !

ZEMFIRA: Je meurs en l'aimant.

L'orient s'éclaire de ses premiers feux. Sur le tertre, Aleko tout sanglant, le couteau à la main, est assis sur la pierre du tombeau. A ses pieds gisent deux cadavres. Les traits du meurtrier sont effrayants. Une troupe effarée de Bohémiens l'entoure. Sur le Kourgane même, à ses pieds, ils creusent une fosse. Les femmes, l'une après l'autre, s'avancent et baisent les yeux des morts. Le vieillard, le père, est assis, regardant la victime, immobile, silencieux. On soulève les cadavres, et le jeune couple est déposé au sein froid de la terre. Aleko les contemple à l'écart, et quand la dernière poignée de terre est jetée sur la fosse, sans dire un mot, il glisse de la pierre et tombe sur le gazon.

Alors le vieillard:

" Loin de nous, homme orgueilleux !
Nous sommes des sauvages qui
n'avons pas de lois. Chez nous point
de bourreaux, point de supplioes;
nous ne demandons aux coupables
ni leur sang, ni leurs larmes. Mais
nous ne vivons pas avec un
assassin. Tu es libre, vis seul. Ta
voix nous ferait peur. Nous sommes
des gens timides et doux; toi, tu es
cruel et hardi. Séparons-nous. Adieu
! que la paix soit avec toi ! ".

Il dit; à grand bruit toute la horde se
lève et s'empresse de quitter son
campement sinistre. Bientôt tout a
disparu dans le lointain de la steppe.
Seulement un chariot, couvert d'un
tapis déchiré, demeure en arrière sur
la plaine.

Ainsi, aux approches de l'hiver,
devant les premiers brouillards, on
voit s'envoler à grands cris, vers le
sud, une volée de grues
retardataires. Atteinte par un plomb
funeste, une seule demeure, traînant
son aile blessée sur la terre.

La nuit vient. Devant le chariot
abandonné, nul feu ne brilla cette
nuit: sous la couverture du chariot,
personne ne dormit jusqu'à l'aurore.

EPILOGUE

Ainsi par le pouvoir des vers, dans ma mémoire obscurcie revivent les visions des jours écoulés parmi la liesse ou l'ennui. Dans ces lieux, longtemps, longtemps a retenti l'effrayante voix de la guerre. Là le Russe a marqué une frontière à Stamboul. Là notre vieil aigle, à la double tête, entend redire encore ses gloires passées. C'est là, au milieu de la steppe, sur des retranchements en ruine, que je rencontrai les chariots des Bohémiens, ces paisibles fils de la liberté.

Mais le bonheur ne se trouve pas même parmi vous, pauvres enfants de la nature, et sous vos tentes trouées il y a des rêves qui sont des supplices. Nomades, le désert même n'a pas d'abri contre la douleur ou le crime. Partout les passions, partout l'inexorable destin.